

SEMAINE CONTRE LE RACISME (1/6)

Le racisme ordinaire et insidieux vécu par un prêtre jurassien



Jean-Pierre Ndianyama, prêtre à Delémont: «Nous nous sentons tolérés mais pas vraiment acceptés ou accueillis comme il se doit dans l'Église.» PHOTO Stéphane GERBER

VÉRONIQUE ERARD-GUENOT

En écho à la Semaine d'actions contre le racisme, votre quotidien a enquêté sur ceux qui le subissent. Le prêtre jurassien Jean-Pierre Ndianyama, qui en a été victime au quotidien, aux frontières ou dans l'exercice de son travail, dénonce ici un racisme «sournois» afin d'inciter chacun à réfléchir à la portée de ses actes et paroles. Témoignage édifiant.

«**O**ui, de nombreuses fois»: voilà ce que nous a répondu Jean-Pierre Ndianyama lorsque nous lui avons demandé s'il avait déjà été victime de racisme, avant d'ajouter: «Je ne sais pas par où commencer.» Par le racisme ordinaire subi dans certains magasins? Par celui, qui semble systémique, aux passages de la frontière? Ou encore par le manque de considération vécu dans le cadre de son travail?

Au quotidien

On commencera par la remarque insidieuse de cette vendeuse qui, alors que le prêtre rencontre un problème avec le code de sa carte bancaire, insinue: «Vous êtes sûr que c'est votre carte?» «C'est possible que cela ne soit pas la mienne, que je l'ai piquée dans une poche. Vous pouvez

appeler la police», est sa réponse. Le ton paraît détaché mais ne saurait masquer le malaise qui l'envahit. Une autre fois, alors qu'il convoite une chemise, la vendeuse lâche «qu'elle se salit facilement et demande une propreté de tous les instants».

À la douane

Aux passages de frontière, Jean-Pierre Ndianyama subit des contrôles d'identité à répétition. Il se souvient d'un épisode marquant au début des années 2000 à la frontière bâloise alors qu'il voyage avec la compagnie de bus Euroline. Seul Noir parmi la cinquantaine de personnes à bord (parmi lesquels de nombreux étrangers), c'est lui que les douaniers font descendre du car, avant de mettre ses affaires sens dessus dessous. «On fait notre boulot, assèment-ils. Vous pensez qu'on ne doit pas vous toucher parce que vous êtes Noir? Que venez-vous chercher ici?»

Il vit ce traitement différencié comme une humiliation. «La seule chose qui était distinctive était la couleur de ma peau. Et pour eux, j'étais soupçonnable sur cette base, lâche-t-il. On se sent accusé, humilié, comme un malpropre. On a peur: il faut faire attention à ce qu'on dit. Et eux jouent sur les mots pour t'humilier et te ridiculiser davantage.»

En septembre 2018, le prêtre d'origine congolaise, qui est alors le curé de Boncourt, est arrêté, de nuit, par des gardes-frontières à l'entrée de Courtemaîche au volant de sa voiture. Il n'a rien à se reprocher mais il a le sentiment que l'agent qui l'interpelle est prompt à lui chercher des noises, que leurs échanges relèvent de la discrimination. «Un Noir dans une grande voiture noire, on ne le voit pas!» lui lance l'agent après quelques échanges. Quand il présente son permis, l'homme tente de le plier et, sarcastique, lui demande où il l'a acheté?» «Parce qu'il existe un marché où l'on peut acheter un permis de conduire en Suisse?» répond le prêtre, l'air de rien. «Chez vous, on peut tout acheter!» assène le douanier, qui cesse soudainement son manège en remarquant une personne blanche à l'arrière de la voiture.

Suite à cet incident, Jean-Pierre Ndianyama fait part de son indignation au commandant du corps des gardes-frontières: «Cette scène me hante. (...) Je ressens une peur et une sorte d'aversion à chaque fois que je vois des gardes-frontières. (...) Il me semble anormal de vivre de telles choses dans un pays de droits comme la Suisse, quand on n'a rien à se reprocher.(...).» Quand arrive la réponse à son courrier, le prêtre ne se sent «ni écouté, ni soutenu» par leur hiérarchie.

Dans l'exercice de son ministère, il est parfois confronté à des réticences, notamment lors d'obsèques.

«On veut un prêtre d'ici»

Même si elles se gardent de l'exprimer frontalement, certaines familles indiquent vouloir qu'un «prêtre d'ici» célèbre les funérailles de leur proche. Comme ces gens qui, apprenant que Jean-Pierre Ndianyama est de garde, préfèrent faire appel à un prêtre extérieur. «Quand je sens des réticences, je précise ne pas vouloir m'imposer et leur propose d'effectuer des démarches

auprès d'un autre prêtre. Certaines familles refusent, d'autres me demandent si je ne peux pas le faire pour eux....»

Ordonné prêtre en 1991, Jean-Pierre Ndianyama, permanent depuis 2005 dans le Jura, après avoir effectué des remplacements dès 1998, dénonce un manque de reconnaissance et de considération dans son travail: «Nous nous sentons tolérés mais pas vraiment acceptés ou accueillis comme il se doit. À chaque fois, nous devons prouver que nous faisons ce qu'il faut, que nous avons été ordonnés, que nous pouvons dire une messe, célébrer des funérailles. Les prêtres, même étrangers, doivent être reconnus dans leur dignité sacerdotale et humaine et dans ce qu'ils apportent à l'Église du Jura.»

Avec le temps, Jean-Pierre Ndianyama a appris à anticiper les situations dont il sent qu'elles pourraient dégénérer: «Je balance «un truc» afin d'éviter qu'une grossièreté me tombe dessus et me paralyse. Heureusement, cela n'arrive pas tous les jours.» N'empêche. Certaines observations, liées à des stéréotypes et des préjugés, certaines blagues qu'on fait sur le ton de la bonhomie et dont on se dédouane ensuite, le heurtent.

Considération attendue

Bien plus enraciné qu'on ne le pense, ce racisme sournois, parfois peut-être inconscient, laisse des traces. «Ça reste et ça nous façonne. Le fait de prendre des gants pour se protéger nous ravit (n.d.l.r.: enlève) parfois la parole. Dans certaines assemblées, on tourne parfois les choses mille fois dans la bouche avant de les raconter ou on se tait, afin d'éviter qu'on nous comprenne mal, mais aussi pour se protéger des réactions qui frôlent le racisme.»

Demain: victimes italiennes